Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 8 (1932-1933)

Heft: 24

Artikel: Le porte-drapeau

Autor: Daudet, Alphonse

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-710880

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

aimons la liberté, démocratie qui renferme la conception nationale qui nous est propre, et nous croyons à son avenir. Il y a déjà eu des époques où ce qui se passait à l'étranger aurait pu nous faire douter de notre politique. Dans son mandement du Jeûne de l'année 1871, Gottfried Keller a attaché notre constitution libre à l'unité et à la puissance des grands Etats qui nous environnent. Ayons à cœur l'exhortation du poète devenu l'un des patrons de notre pays.

Aujourd'hui on parle de nouveau de la puissance et de l'unité des grandes nations et, avec dédain, des petits Etats. Une personnalité politique d'un Etat voisin est allée jusqu'à dire que si l'assainissement de l'Europe ne se pratiquait pas, c'était parce que toutes les nations, même « les plus petites », n'étaient pas encore complètement étatisées. Tout ceci nous montre qu'il est nécessaire de nous retremper de temps à autre dans l'esprit national pour bien saisir l'importance de ces grands biens que sont la liberté et la démocratie.

Restons fidèles dans notre Etat à l'idée morale; que chacun de nous prenne au sérieux ses responsabilités à l'égard de la collectivité. Partout où nous agissons, soyons animés de la foi inébranlable en notre peuple et d'un amour sacré de la patrie. »

Le porte-drapeau

I

Le régiment était en bataille sur un talus du chemin de fer, et servait de cible à toute l'armée prussienne massée en face, sous le bois. On se fusillait à quatre-vingts mètres. Les officiers criaient: « Couchez-vous! ... » mais personne ne voulait obéir, et le fier régiment restait debout, groupé autour de son drapeau. Dans ce grand horizon de soleil couchant, de blés en épis, de pâturages, cette masse d'hommes, tourmentée, enveloppée d'une fumée confuse, avait l'air d'un troupeau surpris en rase campagne dans le premier tourbillon d'un orage formidable.

C'est qu'il en pleuvait du fer sur ce talus! On n'entendait que le crépitement de la fusillade, le bruit sourd des gamelles roulant dans le fossé, et les balles qui vibraient longuement d'un bout à l'autre du champ de bataille, comme les cordes tendues d'un instrument sinistre et retentissant. De temps en temps, le drapeau qui se dressait au-dessus des têtes, agité au vent de la mitraille, sombrait dans la fumée: alors une voix s'élevait grave et fière, dominant la fusillade, les râles, les jurons des blessés: « Au drapeau, mes enfants, au drapeau! » Aussitôt un officier s'élançait vague comme une ombre dans ce brouillard rouge, et l'héroïque enseigne, redevenue vivante, planait encore au-dessus de la bataille.

Vingt-deux fois elle tomba! ... Vingt-deux fois sa hampe encore tiède, échappée à une main mourante, fut saisie, redressée; et lorsqu'au soleil couché, ce qui restait du régiment battit lentement en retraite, le drapeau n'était plus qu'une guenille aux mains du sergent Hornus, le vingt-troisième porte-drapeau de la journée.

II

Ce sergent Hornus était une vieille bête à trois brisques, qui savait à peine signer son nom, et avait mis vingt ans à gagner ses galons de sous-officier. Toutes les misères de l'enfant trouvé, tout l'abrutissement de la caserne se voyaient dans ce front bas et buté, ce dos voûté par le sac, cette allure inconsciente de troupier dans le rang. Avec cela il était un peu bègue, mais, pour être porte-drapeau, on n'a pas besoin d'éloquence. Le soir même de la bataille, son colonel, lui dit: « Tu as le drapeau, mon brave; eh bien, garde-le. » Et sur sa pauvre capote de campagne, déjà toute passée à la pluie et au feu, la cantinière surfila tout de suite un liséré d'or de sous-lieutenant.

Ce fut le seul orgueil de cette vie d'humilité. Du coup la taille du vieux troupier se redressa. Ce pauvre être habitué à marcher courbé, les yeux à terre, eut désormais une figure fière, le regard toujours levé pour voir flotter ce lambeau d'étoffe et le maintenir bien droit, bien haut, au-dessus de la mort, de la trahison, de la déroute.

Vous n'avez jamais vu d'homme si heureux qu'Hornus les jours de bataille, lorsqu'il tenait sa hampe à deux mains, bien affermie dans son étui de cuir. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas. Sérieux comme un prêtre, on aurait dit qu'il tenait quelque chose de sacré. Toute sa vie, toute sa force était dans ses doigts crispés autour de ce beau haillon doré sur lequel se ruaient les balles, et dans ses yeux pleins de défi qui regardaient les Prussiens bien en face, d'un air de dire: « Essayez-donc de venir me le prendre! ... »

Personne ne l'essaya, pas même la mort. Après Borny, après Gravelotte, les batailles les plus meurtrières, le drapeau s'en allait de partout, haché, troué, transparent de blessures; mais c'était toujours le vieil Hornus qui le portait.

III

Puis septembre arriva, l'armée sous Metz, le blocus, et cette longue halte dans la boue où les canons se rouillaient, où les premières troupes du monde, démoralisées par l'inaction, le manque de vivres, de nouvelles, mouraient de fièvre et d'ennui au pied de leurs faisceaux. Ni chefs ni soldats, personne ne croyait plus; seul, Hornus avait encore confiance. Sa loque tricolore lui tenait lieu de tout, et tant qu'il la sentait là, il lui semblait que rien n'était perdu. Malheureusement, comme on ne se battait plus, le colonel gardait le drapeau chez lui dans un des faubourgs de Metz; et le brave Hornus était à peu près comme une mère qui a son enfant en nourrice. Il y pensait sans cesse. Alors, quand l'ennui le tenait trop fort, il s'en allait à Metz tout d'une course, et rien que de l'avoir vu toujours à la même place, bien tranquille contre le mur, il s'en revenait plein de courage, de patience, rapportant, sous sa tente trempée, des rêves de bataille, de marche en avant, avec les trois couleurs toutes grandes déployées flottant là-bas sur les tranchées prussiennes.

Un ordre du jour du maréchal Bazaine fit crouler ces illusions. Un matin, Hornus, en s'éveillant, vit tout le camp en rumeur, les soldats par groupes, très animés, s'excitant, avec des cris de rage, des poings levés tous du même côté de la ville, comme si leur colère désignait un coupable. On criait: « Enlevons-le! ... Qu'on le fusille! ... » Et les officiers laissaient dire ... Ils marchaient à l'écart, la tête basse, comme s'ils avaient eu honte devant leurs hommes. C'était honteux, en effet; on venait de lire à cent cinquante mille soldats, bien armés, encore valides, l'ordre du maréchal qui les livrait à l'ennemi sans combat.

« Et les drapeaux? » demanda Hornus en pâlissant ... Les drapeaux étaient livrés avec le reste, avec les fusils, ce qui restait des équipages, tout ... »

« To... To... Tonnerre de Dieu!... bégaya le pauvre homme. Ils n'auront toujours pas le mien... » Et il se mit à courir du côté de la ville.

IV

Là aussi il y avait une grande animation. Gardes nationaux, bourgeois, gardes mobiles s'agitaient, criaient. Des députations passaient frémissantes, se rendant chez le maréchal. Hornus, lui, ne voyait rien, n'entendait rien. Il parlait seul, tout en remontant la rue du Faubourg.

« M'enlever mon drapeau!... Allons donc! Est-ce que c'est possible? Est-ce qu'on a le droit? Qu'il donne aux Prussiens ce qui est à lui, ses carrosses dorés,

et sa belle vaisselle plate rapportée de Mexico! Mais ça, c'est à moi... C'est mon honneur. Je défends qu'on y touche.»

Tous ces bouts de phrase étaient hachés par la course et sa parole bègue; mais au fond il avait son idée, le vieux! Une idée bien nette, bien arrêtée, prendre le drapeau, l'emporter au milieu du régiment, et passer sur le ventre des Prussiens avec tous ceux qui voudraient le suivre.

Quand il arriva là-bas, on ne le laissa pas même entrer. Le colonel, furieux lui aussi, ne voulait voir personne... mais Hornus ne l'entendait pas ainsi. Il jurait, criait, bousculait le planton: «Mon drapeau... je veux mon drapeau...» A la fin une fenêtre s'ouvrit:

«C'est toi Hornus?

— Oui, mon colonel, je...

— Tous les drapeaux sont à l'Arsenal..., tu n'as qu'à y aller, on te donnera un reçu...

— Un reçu?... Pourquoi faire?...

— C'est l'ordre du maréchal...

— Mais, colonel...

— F...-moi la paix!...» et la fenêtre se referma.

Le vieil Hornus chancelait comme un homme ivre.

«Un reçu...., un reçu...», répétait-il machinalement .. Enfin il se remit à marcher, ne comprenant plus qu'une chose, c'est que le drapeau était à l'Arsenal et qu'il fallait le ravoir à tout prix.

V.

Les portes de l'Arsenal étaient toutes grandes ouvertes pour laisser passer les fourgons prussiens qui attendaient rangés dans la cour. Hornus en entrant eut un frisson. Tous les autres porte-drapeaux étaient là, cinquante ou soixante officiers, navrés, silencieux; et ces voitures sombres sous la pluie, ces hommes groupés derrière, la tête nue: on aurait dit un enterrement.

Dans un coin, tous les drapeaux de l'armée de Bazaine s'entassaient, confondus sur le pavé boueux. Rien n'était plus triste que ces lambeaux de soie voyante, ces débris de franges d'or et de hampes ouvragées, tout cet attirail glorieux jeté par terre, souillé de pluie et de boue. Un officier d'administration les prenait un à un, et, à l'appel de son régiment, chaque porte-drapeau s'avançait pour chercher un reçu. Raides, impassibles, deux officiers prussiens surveillaient le chargement.

Et vous vous en alliez ainsi, ô saintes loques glorieuses, déployant vos déchirures, balayant le pavé tristement comme des oiseaux aux ailes cassées! Vous vous en alliez avec la honte des belles choses souillées, et chacune de vous emportait un peu de la France. Le soleil des longues marches restait entre vos plis passés. Dans les marques des balles vous gardiez le souvenir des morts inconnus, tombés au hasard sous l'étendard visé...

«Hornus, c'est à toi... On t'appelle... va chercher ton reçu...»

Il s'agissait bien de reçu!

Le drapeau était là devant lui. C'était bien le sien, le plus beau, le plus mutilé de tous... Et en le revoyant, il croyait être encore là-haut sur le talus. Il entendait chanter les balles, les gamelles fracassées et la voix du colonel: «Au drapeau, mes enfants!...» Puis ses vingt-deux camarades par terre, et lui vingt-troisième se précipitant à son tour pour relever, soutenir le pauvre drapeau qui chancelait faute de bras. Ah! ce jour-là il avait juré de le défendre, de le garder jusqu'à la mort. Et maintenant...

De penser à cela, tout le sang de son cœur lui sauta à la tête. Ivre, éperdu, il s'élança sur l'officier prussien, lui arracha son enseigne bien-aimée qu'il saisit à pleines mains; puis il essaya de l'élever encore, bien haut, bien droit, en criant: «Au dra...» mais sa voix s'arrêta au fond de sa gorge. Il senti la hampe trembler, glisser entre ses mains. Dans cet air las, cet air de mort qui pèse si lourdement sur les villes rendues, les drapeaux ne pouvaient plus flotter, rien de fier ne pouvait plus vivre... Et le vieil Hornus tomba foudroyé.

Tiré des «Contes du Lundi.» *Alphonse Daudet.*

Petites nouvelles

En décembre dernier, lors de la discussion du budget fédéral, le Conseil des Etats supprima un subside de 25,000 fr. demandé par le Département militaire pour la Fédération sportive ouvrière. Afin que le budget pût être voté à temps, le Conseil national accepta cette suppression, mais demanda, pour qu'un débat puisse avoir lieu, que la subvention fût présentée sous forme de crédit supplémentaire. Le Conseil fédéral s'est incliné et c'est enfin tout dernièrement que les chambres ont liquidé le cas en supprimant définitivement cette subvention.

Cette Fédération sportive, dénommée Satus, ne se contente pas de donner des muscles à ses membres; elle constitue une organisation dont le caractère est nettement politique. Malgré les avertissements qu'elle a reçus du Département militaire, elle a abandonné la neutralité requise pour obtenir une subvention fédérale. Elle est devenue une simple annexe du parti socialiste à qui elle rend les services les plus variés: elle se livre au recrutement pour ce parti et lui prête sa collaboration dans les campagnes électorales. Son président ne se borne point à exercer un rôle de moniteur de gymnastique, il ne manque aucune occasion d'affirmer sa foi révolutionnaire. L'an passé, il prononça dans un congrès une harangue enflammée pour inviter les ouvriers sportifs à tout sacrifier, même leur vie, au triomphe du socialisme. Plus tard, il parlait «des forces sociales qui devaient préparer et amener la révolution».

On comprend, à l'ouïe de tels propos, que le Conseil des Etats se soit cabré, et qu'il n'ait plus voulu accorder un subside officiel à une société qui s'est résolument placée sur le terrain politique. On s'est même étonné à ce moment-là que le Conseil fédéral ait eu besoin des lumières parlementaires pour discerner les desseins qu'elle poursuivait. On trouva que M. Minger, dans son désir de former une jeunesse forte et saine, poussait l'indulgence un peu loin.

Depuis le mois de décembre, la Satus ne s'est pas amendée; elle a, au contraire, continué d'affirmer son entente avec le parti socialiste et de lui prêter son appui le plus dévoué, notamment dans la campagne qu'il mena contre l'adaptation des salaires fédéraux.

Ce serait vraiment faire preuve d'une naïveté déconcertante que de soutenir, avec de l'argent officiel, une organisation qui préconise la lutte des classes et combat en faveur d'un parti adversaire de la défense nationale. Cette mauvaise plaisanterie — rendue encore plus éclatante par le fait que la Satus émarge au budget du Département militaire — devait cesser. Les chambres en prenant la décision de supprimer ce poste du budget ont fait preuve de ce bonn-sens qui finit tout de même par prévaloir dans nos milieux dirigeants.

* * *

Avant de lui donner un fusil, l'Helvétie habille le conscrit des pieds à la tête. Elle lui donne un bel uniforme et tous les accessoires qui conviennent pour en faire un soldat présentable. Cela coûte une belle somme d'habiller et d'équiper 24,000 hommes par année. N'oublions pas cependant que presque tout l'argent reste au pays et sert à nourrir des milliers d'artisans et leurs familles. Il est intéressant cependant de savoir ce que coûte une recrue:

Consultons le prix-courant qui est établi soigneusement à cet effet. Nous y voyons que le casque d'acier coûte 13 francs — pour un couvre-chef aussi durable, ce n'est pas trop cher —, la vareuse et deux paires de pantalons reviennent à fr. 120.—, le sac à pain à fr. 9.—, etc. On arrive ainsi à calculer ce que coûte une recrue toute équipée, mais sans armes encore. Le fier dragon, qui l'eût cru, coûte le moins cher, parce qu'il ne porte pas de sac. Son équipement revient à fr. 229.45, sans les bottes. Le canonnier coûte fr. 278.80. Le simple fusilier fr. 283.05, le carabinier et fusilier-mitrailleur 45 centimes de plus. Les conducteurs-mitrailleurs coûtent plus de fr. 300.—, de même les cyclistes (fr. 313.65) et le conducteur d'artillerie (fr. 317.40). Le soldat du génie, l'aviateur, le mitrailleur, le soldat du train coûtent en moyenne fr. 282.—.

Depuis 1930, l'équipement des recrues coûte sensiblement